

Du même auteur

Chez le même éditeur

Fort Koutoumbé (précédemment édité chez Sydney Laurent Éditions, sous le titre L'empire).

La fuite d'Ernest Ausher.

Chez Nombre 7 éditions

Les pionniers de la troisième Arche



Suivez l'actualité de Thierry de Ret sur sa page Facebook

À mon ami Clément, un amoureux de l'histoire trop tôt disparu.

Thierry de Ret

Les insoumis du Ville de Sète

Roman

17 Juin 1940

Ce que je fais ici ne sert à rien. Depuis plusieurs jours, un sentiment d'inutilité m'a envahi. Un maelstrom traverse le pays, ravageant tout sur son passage et au lieu d'agir, je ne suis qu'un petit spectateur lointain du désastre. Je rumine une fois de plus ces sombres pensées, assis sans bouger, sur mon rocher surchauffé. Je regarde, sans la voir vraiment, la vallée étroite qui s'étend à mes pieds. Cela fait maintenant deux mois que je suis ici avec ma section. Nous faisons partie de la deuxième ligne de défense des Alpes. Les régiments défendant les cols sur la frontière italienne, comme le 615^e régiment de pionniers, qui est le plus proche de nous, tient bon. S'il craque et se fait déborder, nous devons interdire, ou au moins tenter de freiner l'ardeur des régiments italiens qui ne manqueront pas de s'engouffrer par là avant de déferler sur les plaines de la Durance et de la basse vallée du Rhône. Les sections d'éclaireurs-skieurs font des merveilles. Les Italiens ont tenté des attaques, mais, devant leur acharnement, ils se sont rapidement repliés. Maintenant, ils ne passeront plus, c'est une certitude. S'ils avaient dû passer, ça aurait eu lieu lors des premières offensives. Au lieu d'attendre l'arme au pied un ennemi qui ne viendra certainement pas, je trouverais plus utile qu'on nous envoie au nord où tout s'effondre.

Dès notre arrivée, j'ai fait mettre en batterie notre unique mitrailleuse. Une Hotchkiss hors d'âge qui chauffe et s'enraye régulièrement après quelques minutes de tir. Le muret la dissimulant a été renforcé par des sacs de sable. Derrière ce mur, une casemate de fortune a été édifiée pour protéger les servants. La vallée se resserre à cet endroit. C'est comme si deux doigts gigantesques l'avait pincée, ne laissant qu'un étroit passage pour la route et le Riousset. La position est idéale, l'avancée rocheuse où nous sommes domine cette étroiture. Le dispositif est complété par des postes de tir qui, de chaque côté de la gorge, doivent prendre l'ennemi entre deux feux. Plus haut à gauche de la mitrailleuse, le tronc d'un arbre mort dissimule le poste du première classe Rohr, le meilleur tireur de la section.

Deux jours après notre installation, le Colonel D'Argenton le commandant de notre régiment a visité notre position.

– Lieutenant Serrat, félicitations, votre dispositif est un modèle du genre ! Vous avez su exploiter au maximum le terrain et vos ressources.

J'ai préféré ne rien répondre. Comment ma pauvre section pourrait-elle arrêter des véhicules blindés décidés à franchir l'obstacle. Je ne dispose que de soixante-quinze hommes tous appelés et inexpérimentés comme moi. Le seul « professionnel » est l'Adjudant Hyvon, un ancien de la coloniale, qui a plus connu les postes isolés d'Afrique et d'Indochine que les champs de bataille. Je n'ai pas de

canon antichar, mes hommes ne sont équipés que de Lebel et de la pauvre Hotchkiss. Si ça arrive, on se fera hacher menu.

Depuis plusieurs jours, les mêmes pensées m'obsèdent.

La France est foutue, comment pourra-t-on se sortir de ce guêpier. Fin mai, les meilleures divisions françaises et anglaises étaient acculées à Dunkerque d'où plusieurs centaines de milliers d'hommes ont été évacués en catastrophe pour l'Angleterre. Mais combien ont péri sous les bombes allemandes ? Tout le matériel lourd a été abandonné. La Ligne Maginot, avec toutes ses divisions censées protéger le pays, a tout simplement été contournée. Le 10 juin, les Italiens nous ont déclaré la guerre, ils ont vite été arrêtés dans leur élan, mais, si ici on tient le coup, au nord c'est la débandade. Les Allemands sont entrés dans Paris le 14 et les Français sont sur les routes. Il y a, paraît-il, des millions de personnes qui fuient. Un raz de marée de femmes, d'enfants, de vieillards, et même de soldats désemparés marchant en d'interminables colonnes pour tenter de se réfugier au sud. Le gouvernement du pays est lui aussi sur les routes, aux dernières nouvelles, il est à Bordeaux. Il y a deux jours, il était à Tours. Quelle pagaille ! En septembre 39, notre Généralissime Gamelin proclamait haut et fort « nous vaincrons, car nous sommes les plus forts » ! Difficile de se tromper plus lourdement. Ce bonhomme est d'une incompétence rare et le reste de l'état-major semble du même tonneau. La véritable Guerre a démarré il y a un mois et la France est à genoux. Un mois pour mettre « la plus grande

armée du monde » hors course, les Allemands ont battu une sorte de record. La moitié du territoire national est déjà envahi.

Que va-t-on devenir ? Où sont mes parents ? La dernière lettre que j'ai reçue de Sens date de début mai. Ma grand-mère Lucienne n'avait pas de nouvelles de mon frère mobilisé dans les chars. Où sont-ils ? Ma sœur et ses enfants ? Mes parents et ma chère grand-mère ? Et Juliette, ma douce Juliette, où est-elle ? Sont-ils tous sur les routes ? Ma famille est-elle restée pour protéger l'affaire familiale et la pharmacie de mon beau-frère ? Ces pensées m'obsèdent et mon inquiétude grandit de jour en jour. Comment continuer à combattre dans ces conditions ? Pas de matériel, pas de nouvelle rassurante de l'arrière, pas d'hommes expérimentés, et plus de pays. Si un homme manque à l'appel dans les jours suivants, je me suis promis de le couvrir le plus longtemps possible. Comment blâmer un gars qui veut rejoindre les siens dans les conditions actuelles ?

Il est presque midi, je me lève enfin pour rejoindre mon cantonnement installé à cinq-cents mètres dans la ferme des Garinod. Je ne suis pas un militaire de carrière. Grand escogriffe d'un mètre quatre-vingt, sportif, j'en impose naturellement à mes hommes, mais ça ne remplace pas l'expérience. J'ai été rappelé en septembre 39 comme tous ceux de ma classe. J'ai quitté, à regret, la petite école de Villeneuve où j'étais instituteur depuis deux ans, persuadé comme beaucoup que je serais de retour à Noël ou au plus tard au printemps.

J'ai gagné Dijon en train et intégré le 112e régiment d'Infanterie. Cinq jours de marche ont amené le régiment sur la hauteur de Pontarlier, où nous avons passé six longs mois d'inaction. Début mars, j'ai été muté au 612e, un régiment en constitution à Valence. Ce régiment a été improvisé par l'état-major, il avait comme mission d'intégrer la 65e division d'infanterie chargée de défendre les Alpes du sud. Les hommes viennent de partout, beaucoup de rappelés des classes 1923 à 1935, qui, pour diverses raisons, n'avaient pas été mobilisés en septembre 39. Ce groupe hétéroclite a été complété par quelques soldats plus jeunes et sans affectation.

Quelques minutes de marche sur le chemin caillouteux suffisent pour arriver à la ferme. Juste après la passe étroite que nous protégeons, la vallée s'élargit rapidement. Des pentes herbeuses descendent des plateaux qui la bordent. La terre n'est pas très riche, mais c'est suffisant pour faire vivre la famille. De braves gens ces Garinod, ils ont accueilli la section d'infanterie sans rien dire. Installant au mieux dans leur maison et leurs dépendances, des soldats venus faire la guerre sur leur terre. La ferme n'est pas grande avec son bâtiment principal comprenant la partie habitation et l'étable où logent un vieux cheval de trait, un âne et trois vaches. Une grange, de l'autre côté de la cour, sert à entreposer les récoltes et le matériel agricole. Derrière, dans le verger de la famille, les tentes de la section ont été dressées. À notre arrivée, les instruments agraires ont été sortis pour

transformer la grange en mess. Des planches sur des tréteaux servent de tables et des caisses font office de tabourets. C'est là que mes hommes passent le plus clair de leur temps libre à écrire, lire, jouer aux cartes où bricoler un objet quelconque pour améliorer leur confort. La famille Garinod compte chaque sou, mais ils partagent spontanément ce qu'ils ont avec la 8e section. L'ordinaire est souvent amélioré par du lait frais, des fruits, quelques légumes ou une bouteille de vin. En échange, les hommes aident spontanément la famille en fonction de leur compétence. Réparant un muret ou un tombereau, désherbant le jardin, gardant les vaches qui pâturent... c'est leur façon de dire merci pour les petits bienfaits qu'ils reçoivent.

La sentinelle en faction sous le platane qui marque l'entrée de la ferme se met au garde-à-vous et me salue.

– Bonjour Picard, tout va bien ?

– Bonjour, mon Lieutenant, rien à signaler, le courrier est arrivé. Tout le monde est réuni près de la fenêtre des Garinod. Ils ont annoncé une allocution du Maréchal. Fronti a décidé qu'on déjeunerait après. Pétain allait faire une allocution ? La radio avait annoncé ce matin que le vainqueur de Verdun était depuis hier le chef du gouvernement français, remplaçant un Paul Reynaud visiblement dépassé. Le vieux Maréchal réussira-t-il à sauver la France encore une fois ?

Je me dirige moi aussi vers la fenêtre de la cuisine des Garinod. C'est le lieu où, tous les soirs, les hommes se rassemblent pour écouter les nouvelles sur le poste radio de la famille. Tous les métiers, toutes les régions sont représentés dans cet échantillon de France qu'est la 8e section du 612e régiment d'infanterie. Je les regarde un par un. Je connais un peu de l'histoire de chacun, il y a Peschier le charron ardéchois, Couturier le charpentier savoyard, Dufour le cheminot normand, Gervasoni le maçon bourguignon, Ginot le tailleur de pierres breton, Duclos le paysan de la Brie, Verguet l'ajusteur parisien, Tissier le comptable lyonnais, Courbis le pêcheur niçois, Langevin le facteur bordelais.... Tous ont laissé derrière eux femme, enfants, famille, amis et, depuis septembre dernier, ils se sont transformés en fantassins de l'armée française. Ils ont quitté leur maison, leur travail, leurs habitudes pour répondre à l'appel de la mère patrie, qui demande une fois de plus à ses enfants de défendre, les armes à la main, le pays et la liberté.

Le groupe d'une quarantaine d'hommes est silencieux et tendu.

– Mon Lieutenant, vous croyez qu'y va dire quoi le Maréchal ? demande Guillot le chaudronnier de Clermont-Ferrand.

– Je n'en sais rien caporal, mais je ne vois pas comment ce pourrait être une bonne nouvelle.

– L'essentiel, c'est qu'on rentre chez nous le plus tôt possible, poursuit Gallo le couturier basque.

– Même si t'es obligé de lever le bras et de gueuler Aïe Hitler toutes les cinq minutes, reprend Marquet le postier picard ?

– Toute façon, qu'ça soit Hitler ou un autre, on trimera toujours pour un plus riche que nous. Alors, autant être à la maison, conclu Pachonsky le mineur de Béthune.

Après cet intermède, le silence retombe, ils attendent, se dévisageant mutuellement et murmurent entre eux.

S'ensuit une longue attente, et enfin, le speaker annonce enfin, l'allocution du Maréchal. A 12h20, la voix tremblotante du vieillard me glace le sang.

« Français à l'appel de Monsieur le Président de la République, j'assume à partir d'aujourd'hui la direction du gouvernement de la France. Sûr de l'affection de notre admirable armée, qui lutte avec un héroïsme digne de ses longues traditions militaires [...]. Je fais à la France le don de ma personne pour atténuer son malheur [...]. C'est le cœur serré que je vous dis aujourd'hui qu'il faut cesser le combat. Je me suis adressé cette nuit à l'adversaire pour lui demander s'il est prêt à rechercher avec nous, entre soldats, après la lutte et dans l'Honneur, les moyens de mettre un terme aux hostilités [...]. »

C'est fini, la France est vaincue, j'ai le sentiment que tout s'écroule autour de moi, le ciel me tombe sur la tête, mes jambes ont du mal à me supporter. Péniblement, je m'adosse au mur de la maison.

Les questions et les commentaires fusent aussitôt, chacun a un avis.

– On va rentrer chez nous, être démobilisés ?

- On part quand ?
- Si le Maréchal a choisi de cesser le combat, c'est qu'il n'y a pas d'espoir, il ne sacrifierait pas les hommes pour rien !
- Il essaye de sauver ce qui est possible.
- Mieux vaut être vaincu et vivant, que héros et mort.
- Si on avait eu le Maréchal plus tôt, on n'en serait pas là.

Inévitablement, les supposés responsables de ce gâchis sont désignés ; c'est la faute des francs-maçons, des communistes, des camelots du roi, des juifs, du Front populaire, des étrangers, des syndicalistes, des socialistes, des Anglais, des bolcheviques, de l'Action française, des Polonais, de Jaurès, de Blum, de Daladier...

Je ne dis rien et fulmine en entendant ces platitudes. L'adjudant Hyvon se tourne vers moi, il a les yeux humides. Sa grande et glorieuse armée française qui a été toute sa vie est vaincue, humiliée, à genoux.

- Qu'en pensez-vous mon lieutenant ?

Le silence s'installe de nouveau. Après un moment de réflexion, je prends la parole. Mes phrases s'enchaînent automatiquement. Ce que je ruminais en silence depuis des jours, des semaines, tout ce que je m'interdisais de dévoiler à mes hommes sort de ma bouche en un flot continu. Je vide mon sac devant ma section.

- Je pense qu'on ne s'est pas battus, que la France n'était pas préparée à cette guerre. Nos généraux et nos politiques ont fait des erreurs de jugement qui nous ont conduits à la défaite. Les Français ne

voulaient pas la guerre, ils ont refusé de la préparer, ils ont préféré ignorer les préparatifs des Allemands. Pendant qu'ils construisaient des tanks et des avions leur permettant la mobilité, l'offensive et la vitesse, nous choissions de nous enterrer en construisant la ligne Maginot. Cette forteresse devait être imprenable, elle n'a pas été prise. Les Allemands en ont simplement fait le tour. Nous étions pacifistes alors qu'une formidable machine de guerre se mettait en marche à notre porte. Je pense que le Maréchal veut sauver une partie du territoire national, il veut sauver les apparences. Je pense que c'est une erreur, la France est vaste, nous avons des forces dans le monde entier, en Afrique, en Asie, en Océanie. La France, ce n'est pas que les quarante millions de personnes peuplant l'hexagone. C'est aussi toutes les possessions d'outre-mer, toutes nos colonies, tout notre empire. De tout temps, quand un pays a attaqué ses voisins et que ses armées ont été dispersées sur un territoire trop vaste, il a subi des revers qui l'ont amené à la défaite. Pensez aux vastes empires conquis par les armes. Pensez aux Grecs d'Alexandre, à Rome, aux Huns, à Napoléon, à l'Empire ottoman... toutes ces civilisations, toutes ces armées, malgré leur puissance, ont été vaincues. On ne peut contrôler et asservir par la force un territoire trop vaste. Les renforts, le ravitaillement, le maintien de l'ordre, tout devient un problème sur une trop grande étendue. Je pense que cet armistice est une erreur, surtout si les Anglais, avec leur empire qui représente le quart de la population mondiale, continuent à se battre. Je pense que

la France a tort de baisser les bras et surtout qu'elle le fait beaucoup trop rapidement. Maintenant, messieurs, allons voir ce que Fronti a préparé. Il est temps de déjeuner.

Je pars vers la grange, mains dans les poches, tête basse, abattu par la nouvelle. Avais-je le droit de tenir ce discours ? Le rôle d'un officier n'est pas de juger ses chefs. Et puis merde ! Vu où ils nous ont menés ces chefs, autant dire ce qu'on pense. De toute façon, au train où vont les choses, je ne serai plus officier très longtemps. Je m'assois à ma place et regarde mes hommes entrer et s'installer. Personne ne m'adresse la parole, ma tête ne doit pas inciter à la conversation.

J'observe le groupe et écoute les conversations. La plupart trouvent la défaite amère, mais se réjouissent que l'aventure prenne fin. Le Maréchal est leur sauveur. Les conversations prennent rapidement un ton enjoué, chacun raconte ce qu'il fera en rentrant. Ils rêvent déjà du jour où ils pousseront la porte de leur maison, poseront leur sac et reprendront leurs vêtements civils. Ils se voient les dimanches à ne rien faire, à pêcher, à jouer à la belote. Ils s'imaginent, guinchant les samedis soir au son d'un accordéon, une jolie brunette à leur bras.

Avant la fin du repas, l'appétit n'y étant pas, je me lève et me tourne vers l'adjutant.

– Hyvon, jusqu'à nouvel ordre pas de changement, faites relever les hommes comme prévu, on attend d'en savoir plus.

Je ne suis pas un va-t-en-guerre, mais ma conviction est faite. La France et les démocraties ne peuvent pas vivre avec un Hitler hargneux et dominateur. Non, il ne faut pas baisser les bras, il faut continuer à se battre. Je ne peux imaginer la France asservie, devenir une colonie de l'Allemagne. Je ne peux concevoir les Français en esclaves de son dictateur, mais que faire ? Retourner à Sens ? Lutter contre les Allemands ? Cette solution me semble difficile à mettre en œuvre. Partir rejoindre l'Angleterre si elle continue à se battre ? Pourquoi pas, ils doivent bien accueillir des soldats étrangers, mais comment faire ?

Je me dirige vers la maison des Garinod où j'ai ma chambre. La petite famille est réunie autour du repas : le père Ignace, la mère Aude et leurs deux filles Adeline et Claude. Ils se taisent en me voyant entrer. Ignace m'interpelle.

– J'ai entendu ce que vous avez dit à vos hommes Lieutenant, je suis de votre avis. Mais ne leur en veuillez pas trop, ils en ont marre de rester ici à ne rien faire, sans nouvelles des leurs. Même si j'approuve vos paroles, je suis également heureux de savoir que mes deux fils vont rentrer sains et saufs, c'est une réaction humaine.

– Je sais M Garinod, je ne leur en veux pas, mais je pressens un avenir sombre. Refuser de se battre maintenant, c'est se préparer à des années terribles. Depuis trop longtemps, on laisse faire Hitler en pensant qu'ainsi nous n'aurons pas de problèmes et regardez où nous en sommes. Les nazis terrorisent leur peuple, ils sont brutaux et sans

scrupule, les Français souhaitent-ils un état fasciste ? A-t-on envie d'une dictature ? La France va devoir se renier pour avoir la paix, elle payera cette paix au prix fort. On aura certainement une armée d'occupation à entretenir. Les Allemands n'hésiteront pas à nous demander des réparations, comme nous l'avons fait pour eux avec le traité de Versailles. On ne pourra plus lire, penser, discuter librement comme nous le faisons. Des journaux, des livres, des spectacles, des musiques, seront interdits. Les opposants seront emprisonnés, les syndicats et les partis politiques interdits ou encadrés. Les Français devront se taire et subir la domination d'un régime totalitaire. Ceux qui se révolteront seront brutalisés, emprisonnés ou assassinés. C'est cette France-là que vous voulez pour vous et vos enfants ? Ou celle que nous a donnée 36 ?

– Non bien sûr Lieutenant, mais avec le Maréchal à la tête du pays, on peut avoir espoir que la situation se redresse.

– Je souhaite que vous ayez raison, Monsieur Garinod, mais le Maréchal est vieux. Quel moyen d'action peut-il avoir quand le pays est occupé et désorganisé ? Il sera bien obligé d'accepter les conditions dictées par les Allemands.

Sans ajouter un mot, je me dirige vers l'escalier qui mène à la chambre mise à ma disposition par les Garinod. J'ai besoin de m'isoler.

Allongé sur le lit, le regard figé sur les poutres du plafond, je pense à mes années d'insouciance dans mon petit village, mon enfance

heureuse, les journées passées à jouer dans les bois, à pêcher, à faire des matchs de football, des cabanes, à aider mes parents et ma grand-mère à tenir l'épicerie-café. Si un jour j'ai un enfant, connaîtra-t-il les mêmes joies simples ? Je me revois entrant au Lycée Mallarmé de Sens, passant mon bac et intégrant l'École Normale. Ensuite ce fut la conscription, l'École des officiers de réserve à Auxerre et le 87e régiment de chasseurs. Je revis, en pensée, mon premier poste d'instituteur à Villeneuve, la petite école avec ma classe de garçon et les retours à Sens en fin de semaine. Le 14 juillet 39 est le jour de ma rencontre avec Juliette. Je repense à nos longues promenades, main dans la main, à nos projets de mariage, de maison, d'enfants.

Tout cela a été anéanti un jour de septembre, quand un petit moustachu illuminé et hargneux a décidé d'envahir la Pologne afin d'agrandir l'espace vital de la grande Allemagne. Finis l'insouciance et les projets ! Après une année de mobilisation, me voilà citoyen d'un pays occupé, sans nouvelles des miens, sans avenir.

Que faire, retourner à Sens ? Fuir ? Cette situation est-elle acceptable ? Peut-on reprendre une vie normale, comme si rien ne s'était passé ? Est-ce que j'ai un autre choix ? Quand sera-t-on démobilisés ? Quelles seront les exigences des Allemands ?

Je ne peux pas accepter cette situation, mais que faire, aucune réponse ne me vient à l'esprit.